

CAROLE SCOTTA

L'AUDACIEUSE

Carole Scotta, à la tête de Haut et Court, fait souffler depuis 25 ans un vent cinématographique à la fois éclectique et décoiffant. Elle revendique haut et fort de produire et distribuer des films comme des séries, guidée en priorité par son désir de spectatrice, tant que le décalé, le singulier, l'engagement et l'étrange sont aux rendez-vous. Fiction ou documentaire, à la veine sociale ou fantastique, série d'anticipation ou série surréaliste, elle aspire à une curiosité sans limite pour tous les genres.

Globe-trotteuse du continent cinéma, entre deux marchés internationaux et festivals, elle est toujours à l'affût d'auteurs au style décalé et ne s'érige aucune frontière. Inscrite dans un cinéma d'auteur indépendant mondial, sa société (au fonctionnement très collégial avec ses partenaires de toujours Caroline Benjo, Laurence Petit, Simon Arnal et Barbara Letellier), en trois séquences, aura dessiné une réussite originale à la française.

Première séquence : ses études de commerce la conduisent aux États-Unis où elle rencontre le monde du cinéma indépendant de la côte Ouest, découvre des cinéastes, à la filmographie conséquente et pourtant totalement inconnue en France. Elle fait ensuite ses premiers pas auprès de Jacques Rozier, réalisateur atypique et inclassable dont la forme de liberté désordonnée la séduira. Après avoir tourné deux courts-métrages, elle planche sur un projet visionnaire de distribution de films américains indépendants, une série regroupant le meilleur film de plusieurs cinéastes. Cette série s'appellera *Inédits d'Amérique*, acte de naissance de Haut et Court en 1993.

Lauréate à 26 ans du prix annuel de la fondation Hachette récompensant sa démarche de production-distribution, elle distribue donc *Inédits d'Amérique*, carton surprise dans les salles françaises.

Soutenue par Pierre Chevalier de la chaîne ARTE, Carole Scotta avec Caroline Benjo, continue dans sa lancée avec la collection de films *L'an 2000 vu par* qui accouche de dix longs-métrages réalisés par de grandes signatures en devenir tels le Brésilien Walter Salles ou le Taïwanais Tsai Ming-Liang...

Haut et court commence alors à se faire un nom grâce à cette exploration du paysage cinématographique étranger. Depuis, grâce à sa pugnacité, des dizaines de films de toutes nationalités, du continent asiatique au continent américain, ont été distribués en France.

Deuxième séquence : en choisissant de produire *Ma vie en rose*

CAROLE SCOTTA

Miss Audacity

With a quarter century at the head of her production company Haut et Court, Carole Scotta has been an eclectic and even dizzying force in the French cinematic landscape.

She strongly believes in producing and distributing films in series, and favors the unusual, the unique, the unexpected, and the committed.

Traveling from film market to festival, she is forever in search of filmmakers whose work takes her off the beaten path. With its emphasis on international independent auteur cinema, the company (which Scotta runs with her long-time associates Caroline Benjo, Laurence Petit, Simon Arnal, and Barbara Letellier) is an unconventional success story of French cinema.

Scotta's business studies brought her to the U.S., where she discovered the independent cinema of the West Coast and filmmakers with sizeable, consistent filmographies that remained unknown in France.

She came up with a visionary distribution strategy: to release a series of titles, each being the best film from an undiscovered director, dubbed *Inédits d'Amérique*. This would form the foundation for Haut et Court's creation in 1993. Awarded the Hachette Foundation's annual prize at age 26, she acquired and released the films, which





© DESPINA SPYROU - *The Lobster*

d'Alain Berliner, réalisateur belge dont le film traite d'un sujet au goût de soufre (le transgenre), elle fait d'une pierre deux coups ; le film gagne le Golden Globe du meilleur film étranger et réalise des ventes mondiales exceptionnelles pour un petit film français. Dans une réflexion professionnelle sur le long terme, Haut et Court fidélise ses auteurs maison, Bertrand Bonello tout d'abord, puis Laurent Cantet qui avec *Entre les murs* gagne la Palme d'or en 2008. Persuadée que le cinéma doit être une industrie de prototypes et non de manufacture, elle pousse ses réalisateurs-auteurs à se dépasser, à ne pas se réduire à une école et à sortir du registre « auteur » *stricto sensu*. Ainsi, des talents américains, israéliens, libanais, ou grecs viennent à elle si d'aventure elle n'était pas déjà dans leurs traces. L'exemple le plus emblématique est certainement *The Lobster* de Yórgos Lánthimos, cinéaste grec qu'elle rencontre au Festival de Berlin avec son producteur. Elle le convainc de travailler avec Haut et Court, en mettant dans la corbeille de la mariée la distribution du film. Bingo : prix du jury au Festival de Cannes en 2015 pour cette œuvre au ton loufoque et cynique, à l'image de ce qu'aime sa productrice. Aujourd'hui, consciente que le film de genre en France encore balbutiant est en devenir depuis le succès de *Grave*, elle innove en produisant un film de zombies. *La nuit a dévoré le monde*, réalisé par Dominique Rocher avec Anders Danielsen Lie, Golshifteh Farahani et Denis Lavant, est tourné en double version français-anglais pour prévenir le film dans de nombreux pays.

Troisième séquence : il faut dire que la production de la série *Les Revenants* de Fabrice Gobert lui a ouvert des portes gigognes. Avec cette série d'anticipation librement inspirée du film de Robin Campillo, Haut et Court tente une incursion dans le genre fantastique, toujours très présent dans les productions anglo-saxonnes. Mais bien que plébiscité par les téléspectateurs fans de séries, le traitement franco-français du genre, peu fréquent, n'est pas sans risques.

Ce parti pris, frappé du sceau de l'audace, a cependant toujours guidé son parcours de productrice, la télévision offrant une occasion unique d'affirmer ses choix, d'autant que le vaste chantier de la fiction française appelle des propositions nouvelles. *Les Revenants*, diffusé sur Channel 4, dans la langue de Molière et sous-titré dans celle de Shakespeare fait éclater au grand jour cette FRENCH TOUCH teintée d'intime et d'universalité. En défendant une série française

became an unexpected success at the French box office. With support from ARTE's Pierre Chevalier, Carole Scotta and Caroline Benjo next launched the collection *L'an 2000 vu par*, consisting of ten feature film directed by then-emerging names in world cinema, including Walter Salles from Brazil and Tsai Ming-liang from Taiwan. Haut et Court quickly garnered a reputation for its intrepid exploration of international cinema. Since then it has pugnaciously continued its mission and distributed dozens of films from all manner of origins, from Asia to the Americas, into French film theaters.

With the decision to produce *Ma vie en rose* by Belgian director Alain Berliner, Haut et Court struck gold: the film won the Golden Globe for Best Foreign Film and enjoyed exceptionally brisk world sales. As a long-term professional strategy, the company remains loyal to its favorite auteurs, such as Laurent Cantet, who would win the Golden Palm in 2008 for *Entre les murs*. American, Israeli, Lebanese, and Greek filmmakers came knocking on Scotta's door – if she hadn't been on their traces already.

Today, she is diversifying with the production of a zombie film, *La nuit a dévoré le monde*, directed by Dominique Rocher and starring Anders Danielsen Lie, Golshifteh Farahani, and Denis Lavant. To maximize its presales potential, the film is simultaneously being shot in French and English versions.

sous-titrée (alors que les anglo-saxons préfèrent le doublage en leur langue), la chaîne britannique révèle que tourner en langue originale n'est plus un frein mais au contraire fait partie de l'identité de la série.

Depuis, sans jamais se reposer sur ses lauriers, Carole Scotta continue à explorer des histoires surprenantes et non pontifiantes comme *The Young Pope*, une série sur le pape interprété par l'acteur Jude Law et menée de main de maître par le cinéaste italien Paolo Sorrentino. Et tout cela sur un coup de cœur, où les productrices ont pu convaincre Canal + de s'embarquer à partir des premières pages sur une coproduction internationale avec les chaînes Sky et HBO. *The Young Pope* fait partie de ces séries produites comme un long-métrage, pas de différences dans la fabrication, le tout servi par l'immense talent du réalisateur transalpin. La reconnaissance du public est telle qu'une deuxième saison est déjà en route.

Avec ces nombreux succès fracassants, Haut et Court, bien placée sur l'échiquier international, aurait pu se contenter de produire des films de plus en plus onéreux aux aspirations commerciales. Cependant, Carole Scotta a choisi de garder le cap vers une ligne éditoriale singulière et de diversifier son activité en devenant exploitante des salles art et essai parisiennes Le Nouvel Odéon et Le Louxor. Pour Carole Scotta, maîtriser le développement de son activité et ne pas croître tel un colosse aux pieds d'argile est la garantie d'un véritable accompagnement du film tout en conservant cette excitation de la première heure. Qui plus est, sa double casquette de productrice et distributrice, voire triple avec désormais l'exploitation en salles lui permet d'offrir à ses films une chance supplémentaire de réussir sur un marché concurrentiel. Gageons qu'avec son regard féminin, tel un compas mesurant l'âme et le talent, Carole Scotta continuera de donner un sens unique à la production cinématographique française.

The TV series *Les Revenants* by Fabrice Gobert has opened many a door, forming Haut et Court's attempt to penetrate the market for genre television, traditionally a strong component of American and British TV production. *Les Revenants*, broadcast by Channel 4 in French with English subtitles, exposes a wide audience to the French Touch of combining intimacy and universality. Carole Scotta continues to explore surprising, gripping stories, such as *The Young Pope*, with Jude Law in the title role and an international cast under the direction of Italian filmmaker Paolo Sorrentino.

These sensational successes have confirmed that Haut et Court and Carole Scotta are right to remain loyal to their unique creative vision, all while diversifying their activities into theatrical exhibition with the acquisition of the Parisian art-house cinemas Le Nouvel Odéon and Le Louxor.

We can wager that Carole Scotta's perspective, like a compass measuring soul and talent, will continue to surprise us and add a unique dimension to France's film output.

© HAUT ET COURT - *The Lobster*





RENCONTRE

ÉRIC LAGESSE

(Pyramide Distribution)

coprésidents
de DiRE

&

CAROLE SCOTTA

(Haut et Court)

Alors que les échanges entre exploitants et distributeurs indépendants animeront le nouveau Sommet des Arcs (cf. pp. 26-27), les deux présidents des Distributeurs indépendants réunis européens font le point sur leur secteur, évoquant aussi bien des problématiques de diffusion que l'après-VPF, le piratage ou la chronologie des médias. ■ KEVIN BERTRAND ET SYLVAIN DEVARIEUX

► Dans l'ensemble, comment se portent les membres du DiRE ?

Carole Scotta : Avec 13 membres de tailles très diverses, nous reflétons la diversité de la distribution indépendante. À ce titre, on peut dire que 2017 n'est, globalement, pas une bonne année, à part quelques succès, comme *120 battements par minute* ou *Petit paysan*. C'est surtout la rentabilité de notre métier qui est menacée, à tous les niveaux. En salle, l'exposition des films est trop rapide, les télévisions achètent de moins en moins...

Éric Lagesse : Sans compter le problème du piratage, qui provoque la chute du DVD et empêche la V&D de décoller.

C.S. : Alors que les prix des films à l'acquisition n'ont pas baissé, au contraire ! Comme nous sommes de plus en plus nombreux à dépendre d'un succès pour équilibrer notre année, la concurrence est rude. Sans oublier les investissements en frais d'édition, qui ne cessent d'augmenter. Certes, la fin des VPF va alléger un peu nos risques, et le soutien constant du CNC et des pouvoirs publics nous permet de continuer à travailler avec sérénité. Mais notre métier est fragilisé, même si le marché français reste de grande qualité.

► D'autant que ce sont surtout des titres français qui ont fonctionné chez vos adhérents cette année...

C.S. : La production française est très dyna-

mique, mais de plus en plus polarisée. Entre films de groupe d'un côté, qui concentrent les financements et les écrans, et films indépendants souvent produits dans des conditions économiques difficiles et qui, parfois, sont de véritables succès.

E.L. : C'est une tendance. Avec *Petit paysan*, nous avons réalisé plus de 500 000 entrées, ce qui ne nous était pas arrivé depuis des années. Même dans les plus grosses structures, peu de nos adhérents atteignent ce palier.

C.S. : Nos succès se situent aujourd'hui dans un périmètre de 150 000 à 500 000 entrées tout au plus.

► Au regard de la radicalité du marché, prenez-vous toujours autant de risques ?

E.L. : Oui. Sortir 15 films par an, c'est une prise de risque en soi. Mais ça l'est tout

“ NOUS SOMMES LES PREMIERS FINANCEURS DES FILMS FRANÇAIS. DE PLUS EN PLUS, NOUS SUPPLÉONS À LA BAISSÉ DES AUTRES SOURCES DE FINANCEMENTS. ”

Carole Scotta

autant, si ce n'est plus, lorsque vous n'en sortez que six. Car là, vous avez statistiquement moins de chance d'obtenir un succès pour équilibrer l'ensemble. Et réduire la voilure est compliqué de nos jours, sans compter le nombre de scripts que nous recevons continuellement vu l'importance pour les producteurs de trouver un distributeur en amont afin de financer leurs œuvres.

C.S. : Nous sommes les premiers financeurs des films français. Mais, de plus en plus, nous suppléons aussi à la baisse des autres sources de financements.

E.L. : Depuis la nouvelle convention collective, les producteurs ont de plus en plus de mal à boucler les budgets des petites productions. Ils nous demandent donc d'augmenter nos investissements pour compenser.

► Un certain nombre de distributeurs indépendants témoignent de difficultés de plus en plus importantes à placer leurs films, en particulier dans les salles art et essai des grandes villes. Partagez-vous ce constat ?

C.S. : De plus en plus de salles se positionnent sur les mêmes titres. Or, puisqu'elles sont demandeuses, elles doivent aussi donner à ces derniers une exposition optimale. Et, de fait, il y a de moins en moins de séances pour les titres les plus fragiles. Nous sommes favorables à ce qu'il y ait une diversité de programmation plus marquée



entre les salles de manière à retrouver un peu d'air pour certains films. De toute façon, nous assistons à une concentration généralisée.

► **A contrario, beaucoup d'exploitants se plaignent d'exigences d'exposition accrues de certains distributeurs...**

C.S. : Nous en sommes conscients. Nous avons justement décidé de créer, avec nos programmeurs, un groupe de réflexion au sein du DIRE sur cette question de régulation, afin d'essayer d'avoir une pratique un peu plus collective, et vertueuse.

► **L'été dernier, vous avez salué le rapport de l'IGF et l'Igac qui appuyait la "fin naturelle des VPF". Concrètement, que changera l'arrêt des contributions numériques pour vos adhérents ?**

E.L. : Cela représentera, bien sûr, un allègement non négligeable des budgets de distribution, qui sont constamment à la hausse. Les moyens de promotion gratuits pour nos films sont de plus en plus rares. Et les prix des services digitaux n'ont cessé d'augmenter : post et prérolls, community management, achats sur réseaux sociaux, c'est l'accumulation. Le piratage est aussi à prendre en compte car nous sommes pour le moment seuls à nous défendre. Nous louons les services de prestataires pour la veille et la suppression de liens pirates sur le web, par exemple. Aussi, l'arrêt des dépenses liées aux VPF nous permettra de nous rapprocher un peu plus de notre point de récupération.

► **Cette suppression influera-t-elle sur les pratiques de diffusion ?**

E.L. : Je ne suis pas inquiet quant à une explosion des plans de sortie. Le phénomène d'élargissement de combinaison constaté en 5^e semaine vient surtout du modèle de programmation des salles de continuation et, bien sûr, du succès prouvé du film sur les quatre premières semaines. Certaines salles de continuation ne nous prennent une copie que pour une seule séance dans la semaine, par exemple. Il n'y a pas de raison que cela change avec l'arrêt des VPF.

C.S. : Nous voulons continuer à être maîtres de nos plans de sortie, et nous le serons. Aussi, nous souhaitons que les accords du 13 mai 2016 entraînent concrètement une meilleure exposition des films et un dialogue renforcé entre distributeurs et exploitants, que tout cela soit plus encadré et transparent. Et ce n'est pas l'absence de VPF qui va tout désorganiser.

E.L. : Personne ne peut dire ce qui se passera dans cinq ans, mais que ce soit chez nos adhérents ou dans nos propres pratiques, l'idée générale n'est pas d'exploser les plans de sortie. Ce serait contre-productif pour des films d'auteur qui ne justifieraient pas d'une sortie nationale élargie sous prétexte qu'il n'y a pas de VPF à payer. Ce serait les mettre en danger.

► **Pour autant, la fin des VPF impactera plus particulièrement vos principaux clients, à savoir des salles indépendantes pour la plupart classées...**

E.L. : Il existe d'autres outils pour répondre à leurs problèmes. Par exemple, une réorganisation du partage du fonds de soutien exploitation. Chaque filière travaille à l'intérieur de son enveloppe pour une meilleure répartition des moyens.

► **L'autre grand dossier du moment, c'est la chronologie des médias. Quelles sont les priorités de DIRE sur ce sujet ?**

E.L. : Nous sommes pour une optimisation des fenêtres, en les adaptant aux usages, mais aussi pour intégrer dans l'écosystème de nouveaux entrants et de nouvelles sources de valeurs. Permettre à chacun d'être sécurisé dans sa fenêtre est un vrai casse-tête. L'idée serait de donner une place plus favorable aux acteurs et opérateurs SVàD, dès l'instant où ils seraient vertueux vis-à-vis de l'écosystème français.

► **Vous allez donc dans le sens du rapport sénatorial publié cet été ?**

C.S. : Pas sur tous les points. Nous sommes en désaccord, par exemple, sur la réduction



de la fenêtre salle à trois mois et sur la PayTV à six mois. D'autant que le rapport du Sénat n'était pas très clair sur la question de la SVaD. Nous voudrions éviter une situation comme celle d'Altice qui, sans accords interprofessionnels et sans payer d'impôts en France, peut se retrouver à 12 mois, ce qui est un avantage commercial important en soi. C'est typiquement le genre de défauts à corriger. Pour l'instant, le linéaire n'est pas dans le modèle économique d'acteurs comme Amazon ou Netflix, mais il faut que demain nous puissions les intégrer. Le critère du linéaire ou du non-linéaire n'est plus valable pour distinguer les différents acteurs. Désormais, ce qu'il faut prendre en compte, c'est leur contribution à l'écosystème.

■ Quel regard portez-vous sur l'action du gouvernement concernant le piratage, qualifié de "priorité absolue" par Françoise Nyssen ?

C.S. : Ce que nous attendons surtout, ce sont des actes. Mais nous avons bien senti chez le gouvernement une volonté d'affronter cette question et prendre à bras-le-corps ce problème, ce dont tout le monde avait peur jusqu'à présent.

E.L. : Mais pourquoi cette peur ? Ce n'est pas négatif d'affirmer que le piratage est une pratique illégale qui doit être sanctionnée. Un internet libre et ouvert ne signifie pas un accès gratuit aux œuvres, en dépit des discours démagogues. Le piratage met en danger notre secteur. On l'a trop longtemps laissé s'installer et plus nous perdons de temps, plus il sera difficile de l'affronter. ♦

“
**DÉSORMAIS,
CE QU'IL FAUT
PRENDRE EN
COMPTE, C'EST
LA CONTRIBUTION
DES DIVERS ACTEURS
À L'ÉCOSYSTÈME.**”

Éric Lagesse

© ILLUSTRATION POUR LE FILM FRANÇAIS

A Gérardmer, les zombies ont pris Paris

[Frédéric Strauss](#) - Publié le 01/02/2018.



La Nuit a dévoré le monde de Dominique Rocher © Laurent Champoussin

Après la série “Les Revenants”, la productrice Carole Scotta présente au Festival international du film fantastique de Gérardmer l’emballant “La nuit a dévoré le monde”. Elle nous parle du cinéma fantastique à la française, de ses difficultés et surtout des atouts qui vont lui permettre de s’imposer.

Si le cinéma fantastique à la française fait aujourd’hui sensation en prenant d’assaut à la fois le [festival de Gérardmer](#) et les César — avec les six nominations de [Grave](#), premier long métrage de Julia Ducournau —, c’est beaucoup grâce à la société de production Haut et Court. C’est là que sont nés *Les Revenants*, [en version cinéma](#) (réalisé par Robin Campillo, en 2004) puis [en série télé pour Canal+](#) : un tournant décisif dans l’affirmation, chez nous, d’un imaginaire nouveau, audacieux, puisant dans les histoires de morts vivants.

Avec *La nuit a dévoré le monde*, premier long métrage de Dominique Rocher présenté hors compétition au festival de Gérardmer, Haut et Court soutient une nouvelle proposition passionnante de fantastique français, autour, cette fois, de l’univers des affreux zombies. En l’espace d’une nuit, ils ont pris Paris. Rescapé du carnage, un homme apprend à survivre et à cohabiter avec ces étranges voisins qui, en bas de son immeuble, n’attendent que de le dévorer. Comme ce solitaire qu’interprète [Anders Danielsen Lie](#) (le Norvégien de [Oslo, 31 août](#)), on a peur. Mais, dans cette situation apocalyptique, ce qui se joue n’est pas seulement l’avenir d’un homme, c’est la survie de tout ce qui fait de lui un être humain. L’attirance pour l’Autre, la compassion, par exemple... Fable et traitement de choc se répondent brillamment dans *La nuit a dévoré le monde*, qui sortira le 7 mars. Rencontre avec sa productrice, Carole Scotta, autour de ce cinéma fantastique français en pleine croissance.

Vous avez produit *Les Revenants* et, désormais, *La nuit a dévoré le monde*, un film de zombies. Vous croyez donc à l’hypothèse d’un cinéma fantastique à la française ?

Oui ! Chez Haut et Court, nous aimons découvrir des auteurs, soutenir des premiers et deuxièmes films, et je trouve que le fantastique est un terrain de jeu intéressant pour de jeunes cinéastes. C’est codé, il y a un cahier des charges suffisamment fort pour donner des directions, mais on peut aussi, dans ce cadre du cinéma de genre, exprimer quelque chose de personnel. Haut et Court n’est pas une société de production spécialisée dans le fantastique classique, nous voulons faire des films qui, dans ce registre, apportent une singularité. Nous avons défendu des cinéastes comme [Robin Campillo](#), [Gilles Marchand](#), dont nous avons produit *Qui a tué Bambi ?* (2003) et *L’Autre Monde* (2010), ou [Fabrice Gobert](#), qui a réalisé la série *Les Revenants* et que nous avons rencontré après avoir vu [Simon Werner a disparu](#) (2010) où il jouait d’une manière très originale avec la fibre fantastique.

Le cinéma de genre en général nous intéresse. Nous allons travailler avec [Dominik Moll](#), qui a adapté un polar de [Colin Niel](#), *Seules les bêtes*. Et nous développons le premier long métrage de Magali Magistray, qui a réalisé des courts proches de la science-fiction et va adapter *Notre vie dans les forêts*, un roman de Marie Darrieussecq, qui le présente non comme un récit d'anticipation mais comme un récit d'imminence. C'est une belle façon de marquer cette différence française dans l'approche du fantastique.

- “Il faut faire attention, le genre a ses lois !” -

Aller vers le fantastique pour développer un propos ambitieux, personnel, n'est-ce pas jouer sur deux tableaux et maintenir le flou entre film de genre et film d'auteur ?

Le film de genre, quand il est réussi, comme chez [George A. Romero](#), développe toujours un propos sur la société ou même sur la politique. *Get out* [nommé aux Oscars 2018, ndlr], de Jordan Peele, est un très bon film de genre mais dit aussi quelque chose de fort sur le racisme aux Etats-Unis. Il faut réussir à trouver le bon équilibre entre le fond et la forme : on peut faire passer du sens, mais il s'agit aussi d'assumer vraiment le genre, qui ne peut pas n'être qu'un prétexte. Avec *La nuit a dévoré le monde*, Dominique Rocher a vraiment eu à cœur de faire un film personnel qui soit aussi un vrai film de zombies. Il développe un propos très intéressant sur la peur de l'Autre dans notre société aujourd'hui, mais il a accordé autant de soin aux zombies eux-mêmes, tant pour leur maquillage que pour leurs postures, en travaillant notamment avec un chorégraphe. Il faut faire attention, le genre a ses lois ! Respecter les règles du fantastique est devenu un défi très motivant pour toute l'équipe du film.

Produire un film français qui relève du fantastique est-il plus difficile ?

Oui, le cinéma fantastique reste très compliqué à financer en France. Les chaînes de télé ne s'y intéressent pas, à part Canal+, qui avait initié en 2006 le projet des « French Frayeurs » et continue à défendre cette veine. L'avance sur recettes a du mal à suivre, peut-être parce que les scénarios de ces films de genre ont souvent été considérés comme « mineurs » et très éloignés d'une tradition littéraire qui a longtemps fait florès en France. Or le genre est très exigeant, il faut énormément de travail pour faire un film fantastique cohérent, convaincant. La sortie en salles reste un moment compliqué aussi. Le public est d'abord demandeur de films de genre venus des Etats-Unis, d'Espagne ou d'Asie, où les cinéastes ont réussi à donner une identité forte au genre fantastique. *Les Revenants*, de Robin Campillo, a été un vrai succès critique, mais il n'avait pas bien marché à sa sortie. C'était une proposition de cinéma radicale et c'est pourquoi j'adore ce film, qui est très mental. La série qu'on a faite avec Fabrice Gobert est plus directement construite à partir des personnages, avec une dramaturgie très sérieuse : elle a bien marché et elle a ouvert une porte en France et à l'étranger pour les séries françaises. Il n'y a pas de raison que les cinéastes français ne parviennent pas à imposer, eux aussi, leur tonalité fantastique.

“Le fait que ‘Grave’ ait été sélectionné à Cannes a fait bouger les lignes...”

Le cinéma fantastique français va finalement s'affirmer pour de bon ?

Grave, de Julia Ducournau, a redonné de l'espoir, c'est formidable qu'un tel film ait pu voir le jour. Le fait que la Semaine de la critique l'ait sélectionné à Cannes a fait bouger les lignes aussi. On s'était habitué à voir revenir, de loin en loin, des nouvelles vaguelettes du cinéma fantastique français, mais cette fois, c'est plus sérieux.

Les producteurs sont de plus en plus nombreux à développer une curiosité pour cette tonalité française différente, qui est très bien accueillie à l'étranger. Avant d'être présenté à Gérardmer, *La nuit a dévoré le monde* a été projeté au festival de Rotterdam avec beaucoup de succès et devrait faire sa première américaine dans quelques mois. Même les goûts du grand public sont en train d'évoluer, grâce à la télévision, qui fait beaucoup appel au fantastique dans les séries. Le cinéma va finir par bénéficier de ce changement. L'enjeu crucial, pour un producteur, est de ne pas arriver trop tôt avec un film, et de ne pas arriver trop tard. Avec *Les Revenants*, de Robin Campillo, nous sommes arrivés trop tôt. Avec *La nuit a dévoré le monde*, je pense qu'on arrive au bon moment.



CULTURE

La France commence à frissonner

CINÉMA Le 25^e Festival international du film fantastique de Gérardmer met à l'honneur la production hexagonale, longtemps proche du néant et encore méprisée par les fonds publics et les décideurs.

F

ÉTIENNE SORIN
esorin@lefigaro.fr

antastique n'est pas français. Si le cinéma hexagonal produit des comédies à la pelle, les films de genre se comptent sur les doigts d'une main. Le rire oui, le frisson, non. Jean-Pierre Jeunet, Christophe Gans ou Luc Besson parviennent de temps à autre à fabriquer le jouet de leurs rêves. Mais l'exil aux États-Unis semble la meilleure option - voir Alexandre Aja (*La Colline a des yeux*, *Piranha 3D*).

Et si cela changeait ? Le Festival international du film fantastique de Gérardmer reflète un frémissement. Déjà l'an passé, Julia Ducournau est repartie avec le grand prix pour *Grave*, premier long-métrage gore sur une jeune fille anthropophage. Auparavant, la France était toujours repartie bredouille de Gérardmer. Cette année, les festivaliers auront comme d'habitude une (fausse) hache fichée dans la tête, mais ils auront la surprise de découvrir plusieurs films français. *Ghost land*, de Pascal Laugier, avec Mylène Farmer en mère de deux filles traumatisées par une agression. *Revenge*, de Coralie Fargeat, ou la vengeance d'une femme violée et laissée pour morte dans le désert par trois chasseurs. *Mutafukaz*, de Guillaume « Run » Renard et Shojiro Nishimi, film d'animation aux influences multiples. Et hors compétition, *Cold Skin*, de Xavier Gens, l'histoire d'un climatologue débarqué sur une île en 1910, ainsi que *La nuit a dévoré le monde*, de Dominique Rocher, adapté d'un roman de Pit Agarmen, variation habile sur le thème du mort-vivant.

Une bonne nouvelle pour les amateurs d'un cinéma plus métaphorique que na-



Avec *La nuit a dévoré le monde*, Dominique Rocher propose une variation habile sur le thème du mort-vivant. LAURENT CHAMPOUSSY

turaliste pour raconter le monde. Bruno Barde, le directeur de Gerardmer, s'en félicite : « Le renouveau d'une cinématographie passe par le genre. L'Espagne s'est relancée par le fantastique il y a une vingtaine d'années. » Sauf que les blocages sont profonds et tenaces. Les réalisateurs français se heurtent à des murs. « Faire un film de genre est très difficile en France », explique Caroline Fargeat. Tous racontent un parcours du combattant pour tourner leur premier long-métrage. La faute au système et à ceux qui le font. « Les chaînes de télévision financent les films et elles ne veulent ni vio-

lence ni hémoglobine, regrette Bruno Barde. Et les grands comédiens ne sont pas prêts non plus à prendre des risques et à tourner dans des films où on se fait découper. » L'avance sur recette du Centre national du cinéma, qui peut grimper jusqu'à 500 000 euros ? Niet. Pas leur ligne éditoriale. Reste l'« aide aux nouvelles technologies » pour effets spéciaux (100 000 euros au plus).

Bruno Barde a le sens de la formule : « La Nouvelle Vague a fait du bien au cinéma et du mal au genre. » Pourtant, la cinéphilie française considère, à juste titre, Cameron, Spielberg, Cronenberg,

Bong Joo-ho ou del Toro comme des auteurs. Une nouvelle génération de créateurs, entre trente et quarante ans, semble vouloir en finir avec l'autocensure artistique et économique. « Les décideurs commencent à nous ressembler, analyse Guillaume Renard, qui aura mis huit ans à transposer sa bande dessinée *Mukafutaz* avec le studio japonais 4 °C.

« Un appétit nouveau »

« On sent un appétit nouveau pour le genre, grâce aux séries notamment », confirme Thierry Lounas, directeur du magazine *So Film*. Lounas a eu envie



d'accompagner l'élan. En avril dernier, en partenariat avec le CNC et la Sacem, il a lancé un appel à projet de scénarios de films fantastiques, de science-fiction ou d'anticipation. Sur 600 candidats, 15 ont d'abord été retenus pour des résidences. Une volonté de sortir les scénaristes de leur isolement, de les associer très en amont à des créateurs d'effets visuels, des story-boarders, des musiciens. Le 1^{er} décembre, un comité réuni à la Fémis avec des représentants de Canal +, Wild Bunch et Arte a désigné huit lauréats. Parmi eux, un auteur confirmé (Marina de Van) et des néophytes armés de pitchs insolites. Dans le très paranoïaque *Vincent doit mourir*, de Mathieu Naert, le héros découvre que tout le monde veut sa peau, à commencer par la fille dont il tombe amoureux.

D'autres opérateurs privés soutiennent le genre. Dominique Rocher a été le premier lauréat des Audi Talents Awards, en 2011, et a pu réaliser un court-métrage avec Mélanie Thierry, *La Vitesse du passé*. Le producteur et distributeur Haut et court le repère et l'accompagne pour *La nuit a dévoré le monde*. Le même Haut et court a cru en *L'Heure de la sortie*, adaptation du roman de Christophe Dufossé et second long-métrage de Sébastien Marnier après *Irréprochable*, avec Marina Foïs. Un mélange de Michel Houellebecq (le protagoniste, joué par Laurent Laffitte, est un prof dépressif) et de Stephen King (une classe de lycéens au pouvoir de nuisance surnaturel). Ou un croisement du *Village des damnés* et du *Ruban blanc*. Marnier, plus fan de John Carpenter que des frères Dardenne, avait acheté les droits du livre il y a quinze ans. ■

25^e Festival international du film fantastique de Gérardmer, du 31 janvier au 4 février.
www.festival-gerardmer.com

One Two Films joins 'Rams' follow-up 'The County', cast also unveiled (exclusive)

By Wendy Mitchell 17 January 2018



Source: Cannes Film Festival

'Rams'

Sol Bondy and Jamila Wenske's Berlin-based One Two Films, has joined as a co-producer on Grimur Hakonarson's *The County*, the Icelandic director's anticipated follow-up to 2015 hit *Rams*.

One Two joins alongside German broadcaster SR/ARTE.

Grimar Jonsson of Iceland's Netop Films is the lead producer, with partners Profile Pictures of Denmark, Haut et Court of France and now One Two of Germany. Backers include the Icelandic Film Centre, Danish Film Institute, Nordisk Film + TV Fond and SR/ARTE.

As with *Rams*, Jan Naszewski's New Europe will handle sales. Distributors already on board are Sena in Iceland, Scanbox for Scandinavia and Haut et Court in France.

The County will start shooting in late February in the countryside of northern Iceland, for delivery in early 2019.

The story is a drama set in rural Iceland, about Inga, a middle-aged cow farmer, who loses her husband in a car accident and must stand on her own two feet.

Arndís Hrönn Egilsdóttir (*Sparrows*, *The Press*) will star as Inga, with the cast also including Hinrik Ólafsson, Sigurður Sigurjónsson, Hannes Óli Ágústsson, Ragnhildur Gísladóttir, Sveinn Ólafur Gunnarsson, and Jens Albinus.

Bondy told *Screen*: "We are super happy that we can continue the collaboration with Netop Films and Profile Pictures after *Under The Tree*, and also excited to be working with Haut et Court, who are one of the most interesting companies in Europe. *Rams* was one of our favourite films at the 2015 Cannes Film Festival, and being able to support this brilliant director on his second feature puts us exactly where we strive to be: first class international arthouse cinema."

One Two Films has Jennifer Fox's *The Tale* premiering in Sundance's US Dramatic Competition, and Isabel Coixet's *The Bookshop* playing as a Berlinale Special Gala. Its other forthcoming co-productions include Sven Taddicken's drama *The Most Beautiful Couple* and *Hier* by Bálint Kenyeres. The company's other credits include *The Happiest Day In the Life of Olli Maki*, *Angry Indian Goddesses* and *Youth*.



Génération #NoBullshit aux Journées des jeunes producteurs indépendants

La Fédération des jeunes producteurs indépendants (FJPI) et son président, Benjamin Bonnet, fondateur de Mood Films Production, viennent d'annoncer que la 7e édition de ses Journées des jeunes producteurs indépendants se tiendra le 7 et 8 juin 2017 à la Maison des sciences de l'homme à Saint-Denis. Un lieu de *"dialogue intergénérationnel, indispensable au développement et au renouvellement de la création audiovisuelle et du secteur dans son ensemble"*, ainsi que le présentent ses organisateurs.

Le marché professionnel, qui se tiendra le 7 juin, vise à mettre en relation les producteurs émergents avec les décideurs et investisseurs à la recherche de contenus jeunes, innovants, dans le cinéma, la télévision, le documentaire ou les nouveaux médias. La journée prévoit ateliers, débats, projections et master classes.

"Génération #NoBullshit"

Cette année, les projecteurs seront braqués sur la "Génération #NoBullshit". *"Ultra connectés, délinéarisés, adeptes du tout, tout de suite, les 18-35 ans représentent une audience spécifique qui impose à toute l'industrie une introspection en profondeur. Cette nouvelle génération, attachée aux valeurs d'authenticité et de proximité, prendra-t-elle le pouvoir de l'intérieur, ses aînés ayant accepté de lui ouvrir les portes ? Ou devra-t-elle hacker le système de l'extérieur, pour bâtir un nouveau monde à son image ?"* Carole Scotta, fondatrice de la société Haut et Court, a été désignée marraine de cette nouvelle édition. Le programme détaillé des deux journées sera communiqué prochainement, sur www.fjpi.eu, www.fjpi.org et les réseaux sociaux de la Fédération des jeunes producteurs indépendants.

le film français

le premier magazine web des professionnels de l'audiovisuel



CINÉMA

La VR s'installe au Louxor

Date de publication : 23/02/2017 - 16:30

Le complexe parisien accueillera, à compter du mois de mars, des séances hebdomadaires de réalité virtuelle.

À partir du samedi 4 mars, le Louxor (Paris, X^e) accueillera des séances hebdomadaires de programmes de courts métrages en réalité virtuelle. Celles-ci seront organisées, en partenariat avec la société Diversion - notamment à l'origine de Pick-up VR -, dans le salon du deuxième étage de ce complexe art et essai de trois salles.

Ces séances thématiques se tiendront chaque semaine, les samedis et dimanches, de 11h15 à 20h15, pour l'instant pour une période de trois mois. Elles dureront une trentaine de minutes, pour un tarif qui reste encore à déterminer.

L'équipe de Diversion se chargera de la programmation et de l'organisation de ces séances, qui pourront contenir entre 15 et 20 sièges.

Pour les deux premiers week-ends, la programmation s'articulera autour de deux axes : le programme voyage, composé de trois films (Growing a World Wonder de Richard Nockles, No Borders d'Haider Rashid et Volcanos de Jörg Courtial) d'une durée cumulée de 26 minutes ; et le programme fiction, regroupant trois courts (Sergent James d'Alexandre Perez, Life Line de Victor Michelot et I Philip de Pierre Zandrowicz), là aussi pour un total de 26 minutes.

Kevin Bertrand

© crédit photo : Louxor

Tags : EXPLORATION LOUXOR RÉGION ÎLE-DE-FRANCE VR



LES 100 QUI COMPTENT

CAROLE SCOTTA/CAROLINE BENJO

Vertige du catalogue. D'abord en distribution, d'*Irma Vep* à *L'Apollonide* ou *Bande de filles*. C'est aussi à cette société indépendante fondée en 1992 par Carole Scotta que l'on doit les grandes découvertes coréennes (Na Hong-jin) et israéliennes (Nadav Lapid). En production, Haut et Court, bientôt rejoint par Caroline Benjo, est à l'initiative d'une Palme (*Entre les murs*) et des premières aventures sérieuses, dont *Les Revenants*. Dorénavant lancé dans l'exploitation (Le Louxor), Haut et Court s'est encore démarqué cette année à Cannes avec *Tom Erdmann* de Marc Ade. FM

Cannes

LADIES NABABS

Dans l'ombre, ces dix femmes puissantes pensent, produisent, diffusent le cinéma français. Pour une fois en pleine lumière, elles nous ont raconté leurs fabuleux métiers.

Par FLORENCE BEN SADOUN

CETTE ANNÉE, LES RÉALISATRICES ARRIVENT À CANNES « La Tête haute », pour reprendre le titre du film d'Emmanuelle Bercot projeté à l'ouverture. Les Françaises Valérie Donzelli, Maïwenn, Alice Winocour, mais aussi Naomi Kawase, Natalie Portman et des auteures de premier film, telles la Turque Deniz Gamze Ergüven, l'Irlandaise Ida Panahandeh, la Chinoise Chloé Zhao et la Chilienne Marcha Tumbutti : beaucoup de femmes seront présentes toutes compétitions confondues dans cette édition 2015. Plus elles sont nombreuses à être sélectionnées dans les festivals, et moins on les remarque en tant que femmes mais davantage comme réalisatrices à part entière. Ce mouvement de mixité artistique, nécessaire et même vital, finira bien par devenir naturel un jour à Cannes et ailleurs. Au-delà des actrices et des réalisatrices, de très nombreuses grandes professionnelles occupent des postes clés dans le cinéma français, tant sur le terrain artistique qu'économique. Ces femmes de l'ombre, qui montent souvent les marches plus vite que les autres, nous racontent leur Cannes.

MAGAZINE



ELISABETH TANNER
Agent artistique chez Artmedia

Que faites-vous à Cannes ? « Le Festival est une vitrine géante où tout est regard et où tout est symbole. J'y suis avec les actrices et les acteurs dont je m'occupe toute l'année

et j'apporte une présence rassurante dans cette ambiance anxiogène que font naître les demandes des médias du monde entier. Je les aide à faire le tri. Cannes est une véritable radiographie du cinéma mondial, et moi je suis comme une antenne parabolique qui va flaire les nouvelles mouvances. Je vais d'abord voir les films par plaisir et je provoque des rencontres avec les nouveaux talents. Cannes, c'est aussi, pour nous autres, agents, un terrain de chasse. »

Votre meilleur souvenir ? « Chaque année, la première fois que j'entends "Le Carnaval des animaux", de Saint-Saëns, dans la salle Lumière, j'ai des frissons. Cannes, c'est la mythologie du cinéma qu'on a tous en nous avec son décorum et ses rituels – être bien habillé en est un. Je me souviens de l'émotion palpable de la salle après la projection des "Hommes et des Dieux", de Xavier Beauvois, et aussi de l'arrivée sur les marches de Charlotte Rampling en smoking et de François Ozon tout en blanc pour "Swimming Pool". Ils irradiaient ! »

Votre Palme d'or ? « Mes Palmes d'or sont "La Leçon de piano", de Jane Campion, "Sous le soleil de Satan", de Maurice Pialat, et "Amour", de Michael Haneke. »



CÉCILE GAGET
Directrice des ventes internationales de Gaumont

Que faites-vous à Cannes ?

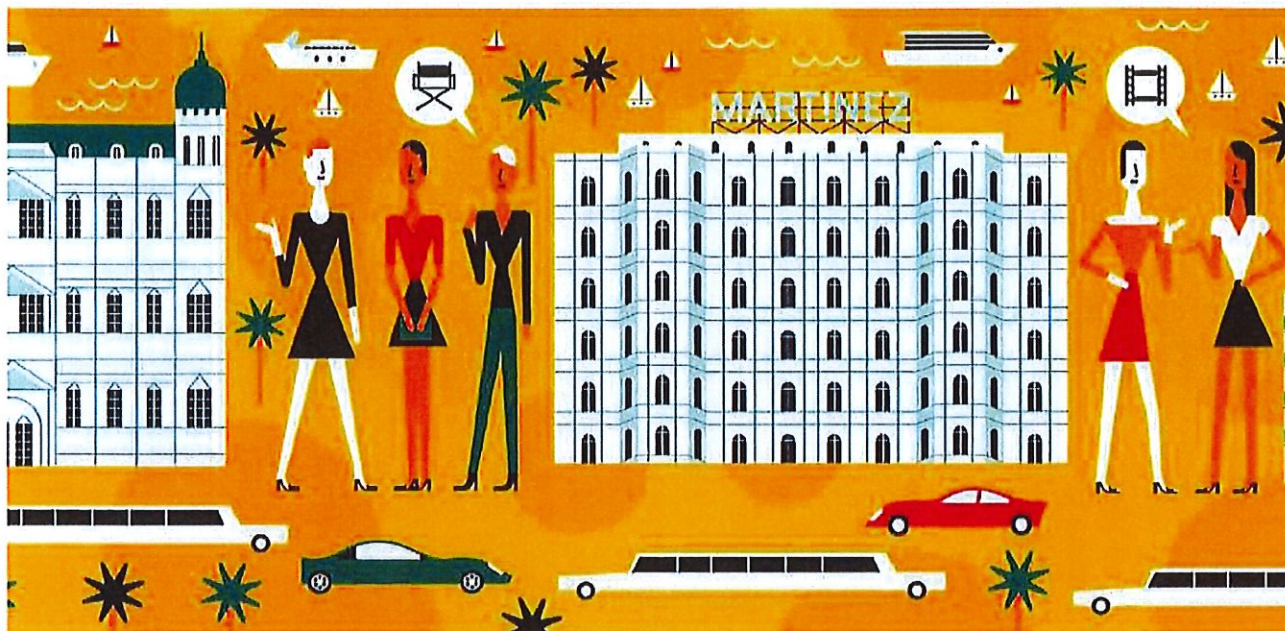
« C'est mon plus grand rendez-vous de l'année. Tout peut arriver et tout doit arriver. Je vends nos productions partout dans le monde et vais montrer aux exploitants et aux distributeurs étrangers les premières images de six films encore en tournage ou en postproduction, comme "Chocolat", de Roschdy Zem avec Omar Sy. Dans ce métier où on fait monter les enchères, les négociations peuvent se dérouler à toute heure de la nuit, qu'on fasse la fête ou pas. Et on la fait beaucoup ! »

Votre meilleur souvenir ? « Ressentir qu'il se passait quelque chose d'incroyable quand nous avons dévoilé dix minutes d'"Intouchables". Un pic d'adrénaline et le véritable point de départ de l'avenir. »

Votre Palme d'or ? « The Tree of Life », de Terrence Malick.

PHOTOS CHRISTIAN KETIGER, CAROLIE MARNEU CASTELL, VINCENT LAUTIER, DOC PESO, ILLUSTRATION LUC MELANSON.

d47835985ff0c708f25046c4b902354e10d2b56e410751f



FREDÉRIQUE BREDIN
Présidente du Centre national du cinéma
et de l'image animée (CNC)

Que faites-vous à Cannes ? « La mission du CNC est très internationale et nous apportons une aide sélective aux cinémas du monde qui disposent de peu de moyens de production ou d'exploitation. C'est aussi le lieu où nous signons de nouveaux accords de coopération comme, par exemple, avec le Mali cette année. La France est un pays vers lequel les cinéastes du monde entier se tournent spontanément. Mais si le cinéma est un art, c'est aussi une industrie, et notre mission est d'expliquer aux étrangers l'importance du crédit d'impôt (pour attirer des tournages en France). Et puis je vais accueillir en haut des marches les équipes des cinq films français en sélection officielle avec Pierre Lescure et Thierry Frémaux. »

Votre meilleur souvenir ? « Mon premier Cannes, en 1984, quand je travaillais au cabinet de Jack Lang, l'année où Wim Wenders a reçu une Palme d'or pour "Paris, Texas". Après la clôture, le ministre de la Culture a voulu le recevoir pour le féliciter mais Wenders avait fait le vœu de rentrer de Cannes à Paris à pied, ce qu'il a fait, et il n'est jamais arrivé rue de Valois ! »

Votre Palme d'or ? « "Paris, Texas", de Wim Wenders, que j'aime toujours autant, un film extraordinaire. »



CLAIRE MATHON
Directrice
de la photo

Que faites-vous à Cannes ? « Je viens pour "Mon roi", de Maïwenn, et "Les Deux Amis", de Louis Garrel, deux films sur lesquels j'ai travaillé. C'est un rendez-vous très joyeux pour les équipes artistiques et techniques. En plus, je supervise la qualité de la projection, le réglage de la luminosité, le respect du format pour que tout se passe bien le grand soir. Chaque projection est une manière d'être exposé, que notre travail de chef opérateur soit vu et reconnu. »

Votre meilleur souvenir ? « Après la projection de "Polisse", de Maïwenn, Costa-Gavras est venu me féliciter pour mon travail sur le film. Cette rencontre m'a ébloui et Cannes permet ça aussi ! »

Votre Palme d'or ? « "La Leçon de piano", de Jane Campion. Et pas seulement pour ses images magnifiques. »



ANNE-DOMINIQUE TOUSSAINT
Productrice et directrice des Films des Tournelles

Que faites-vous à Cannes ? « J'accompagne le film de Louis Garrel, "Les Deux Amis", avec Vincent Macaigne et Golshifteh Farahani, à la Semaine de la critique, et, comme c'est un premier long, on a tout à y gagner. Cannes, c'est la reconnaissance, un plaisir personnel et un coup de projecteur éblouissant sur un film. Parallèlement, je rencontre des producteurs étrangers, je finalise des montages financiers pour mes prochains films, et j'assiste à deux projections par jour minimum. »

Votre meilleur souvenir ? « "Caramel", de Nadine Labaki, "Les Beaux Gosses", de Riad Sattouf, ou "Respiro", d'Emanuele Crialese, n'étaient rien avant leur première projection cannoise et, pour chacun d'entre eux, la vie a littéralement changé quand la lumière s'est rallumée sous les applaudissements de la salle. »

Votre Palme d'or ? « "Sexe, mensonges et vidéo", de Steven Soderbergh. J'avais le sentiment d'être en phase avec un réalisateur de ma génération. En plus, 1989 est l'année où j'ai monté ma boîte. »



ANTOINETTE BOULAT
Directrice de casting

Que faites-vous à Cannes ? « Je n'y reste jamais plus de trois jours, juste pour suivre les films pour lesquels j'ai fait le casting : cette année, "Marguerite et Julien", de Valérie Donzelli, et le Bercot. J'en profite surtout pour voir deux ou trois films par jour. Mais je n'y vais pas pour rencontrer des acteurs. Les rendez-vous s'organisent à l'avance. Je me souviens l'an passé d'avoir été scotchée par les acteurs russes du film "Léviathan". Être à Cannes avec une équipe de film, c'est vivre un temps particulier déconnecté de la vie matérielle. On est bizarrement coupé du monde dans notre monde. Mais, Cannes, ça peut aussi être violent. Je me rappelle la projection de "Marie-Antoinette", de Sofia Coppola, et des commentaires hallucinants du public. Le film avait été mal accueilli par la presse et s'en est suivi un déferlement de violence verbale incompréhensible. »

Votre meilleur souvenir ? « Quand j'étais journaliste, je me suis retrouvée le lendemain de la projection de "Tenue de soirée", de Bertrand Blier, au petit déjeuner avec Gérard Depardieu, qui m'a demandé, hyper stressé, de lui lire les critiques dans la presse. C'est un merveilleux souvenir ! »

Votre Palme d'or ? « "Viridiana", de Luis Buñuel, et "La Dolce Vita", de Federico Fellini. »



CAROLE SCOTTA

Productrice et distributrice
chez Haut et Court

Que faites-vous à Cannes ? « La journée démarre bien quand j'arrive à me lever pour voir le film projeté à 8 h 30 ! Cannes est la concentration du plus grand marché mondial, c'est pratique et précieux pour voir dans une journée un vendeur anglais, un vendeur coréen ou un producteur américain. En fait, chaque année, nous construisons potentiellement ce que nous présenterons au Festival l'année suivante, voire celle d'après. Par exemple, nous avons en compétition "The Lobster", de Yorgos Lanthimos, un scénario que notre collaboratrice Laure Caillol a repéré à Rotterdam en 2013. Nous avons construit une coproduction entre cinq pays pour que le film se tourne et arrive



aujourd'hui en compétition. Cannes n'est que la partie émergée de l'iceberg, après des mois de travail souterrain et invisible. »

Votre meilleur souvenir ?

« Ce dimanche matin où Thierry Frémaux m'appelle pour me dire que ce serait bien que les enfants d'"Entre les murs" restent à Cannes pour la clôture. Ils avaient cours le lendemain et étaient déjà sur l'autoroute dans un bus. Le chauffeur a fait demi-tour. Et nous avons vécu une émotion intense et rare avec cette classe qui est montée spontanément avec Laurent Cantet sur scène pour recevoir la Palme d'or des mains de Sean Penn. Un moment inoubliable. »

Votre Palme d'or ? « "La Vie d'Adèle", d'Abdellatif Kechiche. Plus aucun film ne comptait après la projection et le sentiment collectif qui dominait était qu'on avait vu la Palme ce soir-là ! »



ALEXANDRA HENOCHSBERG
Distributrice, directrice générale d'Ad Vitam Distribution

Que faites-vous à Cannes ? « Cannes commence en avril quand le nom de Thierry Frémaux s'affiche sur mon portable à minuit pour m'annoncer qu'un des films que je distribue entre dans la compétition. C'est toujours une émotion incroyable. Sur la Croisette, on travaille la présentation de nos films en compétition (nous en avons six cette année) et sur les prochaines acquisitions, en lisant des scénarios et en rencontrant des producteurs étrangers. Quand on est en compétition officielle, on peut vérifier la veille avec le réalisateur la qualité de la projection dans la grande salle, vers 3 ou 4 heures du matin. On donne aussi la musique qui accompagne les équipes pour la montée des marches. Au milieu de tout ça, mon plus grand plaisir est de découvrir des films dans la grande salle Lumière, dès que je le peux. »

Votre meilleur souvenir ? « Avoir revu, lors d'une projection de l'après-midi, "Blow Up", d'Antonioni. Et, soudain, la voir surgir dans la salle et s'asseoir juste deux rangs devant moi. Un moment inoubliable. Je me souviens aussi de n'avoir jamais autant ri que le jour où Kervern et Delépine ont démonté le photocall devant Brad Pitt, sans savoir comment tout cela allait finir... »

Votre Palme d'or ? « "Sailor et Lula", de David Lynch, un film que je trouvais dingue et qui a été pour moi fondateur, et "Amour", de Michael Haneke, gravé dans mon esprit. »



LOUISE BEVERIDGE
Directrice de la communication
de Kering et initiatrice de Women in Motion

Qu'allez-vous faire à Cannes ? « En tant que nouveau partenaire officiel du Festival, Kering va inaugurer, avec Women in Motion, un nouveau rendez-vous quotidien durant ces deux semaines, destiné à échanger sur la place des femmes dans le cinéma. Notre ambition est d'écouter les femmes de l'industrie, de donner un coup de projecteur sur leurs métiers, leurs passions, leurs difficultés et leurs visions d'avenir aussi, afin de créer une caisse de résonance mondiale dont l'écho portera, je l'espère, au-delà de la quinzaine. »

Votre meilleur souvenir ? « Il est à venir parce que je souhaite créer des souvenirs pour d'autres. »

Votre Palme d'or ? « "La leçon de piano". Jane Campion est la seule femme à avoir remporté deux Palmes d'or, la première pour son court-métrage "Peel" en 1986. Au-delà de la beauté du film, il y a l'extraordinaire personnalité de l'héroïne et la force du récit. »



ISABELLE GIORDANO
Directrice générale
d'UniFrance Films

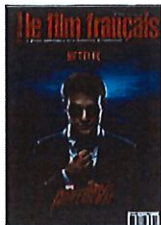
Que faites-vous à Cannes ? « Beaucoup de réunions et de rencontres sur le pavillon d'UniFrance où nous assurons la visibilité des films français auprès des sélectionneurs des autres festivals du monde entier. Nous sensibilisons les journalistes étrangers afin de faire parler de la vitalité incroyable du cinéma français pour qu'il soit de plus en plus vu, reconnu et aimé de Berlin à Pékin. »



Votre meilleur souvenir ? « J'en ai beaucoup. Avoir bu des

coups au bar d'un hôtel avec un jeune réalisateur américain inconnu, Quentin Tarantino, qui venait de présenter son premier film, "Reservoir Dogs", ou avoir dansé pendant ma grossesse avec Sharon Stone qui me touchait le ventre. Quand toute la boîte rêvait de danser avec elle, elle dansait avec moi ! »

Votre Palme d'or ? « "La Dolce Vita", de Federico Fellini. »



ÉVÉNEMENT |

[Exploitation]

Cofondée par Carole Scotta et Martin Bidou pour gérer les activités exploitation de Haut et Court, la structure a récemment acquis deux cinémas art et essai à Chambéry. Et finalise les négociations pour la reprise totale du Sémaphore de Nîmes. ■ KEVIN BERTRAND

HAUT ET COURT CINÉMAS SE DÉPLOIE



© HAUT ET COURT CINÉMAS

Haut et Court Cinémas

Quatre sites pour dix écrans

PARIS
Le Nouvel Odéon
Le Louxor

CHAMBERY
L'Astrée
Le Forum

Haut et Court Cinémas commence à faire son trou dans l'exploitation. Cocréée au printemps 2012 par Carole Scotta et Martin Bidou, la société a racheté la SARL Forum Cinéma en février dernier. Ce faisant, elle récupère deux des trois cinémas art et essai de Chambéry, l'Astrée et le Forum, jusque-là détenus par l'exploitant historique de la ville, Bernard Fontvieille. Les deux complexes disposent respectivement de quatre salles pour 398 fauteuils et de deux écrans pour 250 places environ. Tous deux sont labellisés jeune public et recherche et découverte. "Nous nous appuyons sur l'équipe en place et nous inscrivons dans la continuité du travail de Bernard", indique Martin Bidou, désormais programmeur des deux sites, qui réalisent en moyenne 110 000 entrées annuelles cumulées. Installé en centre-ville, l'Astrée est le cinéma historique de Chambéry, où il est en activité depuis 1940. Le complexe a été entièrement rénové (changement des fauteuils, restauration d'anciennes fresques murales, rénovation de la façade...) et numérisé début 2012, pour une enveloppe globale de 1,5 M€. "C'est une salle magnifique, un petit bijou", s'enthousiasme Martin Bidou.

RECONVERSION DE LA STATION ÉLECTRIQUE VOLTAIRE À PARIS

Cette reprise, la dernière en date pour Haut et Court Cinémas, semble marquer un tournant pour la structure, qui planche actuellement sur deux projets. Le plus proche : la reprise totale du Sémaphore de Nîmes. En 2012, la société a en effet pris une participation minoritaire dans ce complexe art et essai de six salles et 508 fauteuils, exploité par Alain Nouaille dans le centre historique de Nîmes depuis 1977. Mais les retards pris par les travaux de rénovation et extension – qui se sont terminés en septembre (cf. FF n° 3606) – et l'augmentation de leurs coûts (2,4 M€ au lieu des 1,75 M€ initialement prévus) ont rendu cette reprise plus longue que prévue. "Nous sommes en discussions avancées pour finaliser le rachat dans les mois qui viennent", précise toutefois Carole Scotta. Le Sémaphore

attire aux alentours de 215 000 spectateurs chaque année. Deuxième projet en gestation chez Haut et Court Cinémas : la reconversion – et l'exploitation – de la sous-station électrique Voltaire (cf. FF n° 3629), située au 14, avenue Parmentier, dans le XI^e arrondissement de Paris, en complexe cinématographique. Sur les 59 candidatures déposées, 47 ont été retenues au terme de la première phase. Les projets finalisés devront être remis le 11 mai. Aucun détail sur les contours de ce projet, en revanche.

PAS DE STRATÉGIE D'IMPLANTATION

Trois ans après sa création, Haut et Court Cinémas exploite désormais quatre établissements, tous programmés par Martin Bidou : Le Nouvel Odéon (qu'il a repris avec Carole Scotta en 2009) et le Louxor à Paris (auparavant Emmanuel Papillon est associé), l'Astrée et le Forum à Chambéry. Sans oublier le Sémaphore de Nîmes, dans lequel la structure est associée. Soli, comme le résume Carole Scotta, "des salles art et essai de centre-ville, dans lesquelles les films que nous aimons sont défendus". Si l'année 2015 s'annonce chargée pour Haut et Court Cinémas, Martin Bidou tient à être clair sur les ambitions de la structure. "Nous n'avons pas de stratégie d'implantation ou de conquête de marché, de plan de reprise de salles. Chacune d'entre elles a son identité qui lui est propre." "En revanche, nous cherchons à trouver une cohérence entre ces salles", complète Carole Scotta. "Tout en restant fidèle à l'esprit d'Haut et Court. "Nous restons cohérents avec ce que nous faisons sur nos autres activités, poursuit-elle. Notre rythme reste très artisanal." Et Martin Bidou d'abonder dans son sens : "Nous n'avons pas de fonds d'investissement, nous sommes vraiment indépendants."

Quant à d'éventuels projets de construction, autres que la sous-station Voltaire, l'exploitant-programmateur est catégorique : "Ce n'est pas du tout notre intention." Quid d'autres reprises de salles dans un avenir proche ? "Pas pour le moment, ajoute-t-il. Nous n'avons pas la capacité de développer des salles à un rythme élevé. Après, comme nous sommes distributeurs, il se trouve que nous connaissons beaucoup d'exploitants. Si des opportunités se présentent, nous resterons attentifs." ♦

Ⓛ'Astrée, cinéma du centre-ville de Chambéry.

Martin Bidou continue en solo

S'il est la pierre angulaire de Haut et Court Cinémas, Martin Bidou continue d'exploiter des salles en son nom, via sa société Xanthie Films. Le Vincennes de Vincennes, d'abord, repris au début des années 2000 avec Simon Simsi, dont il détient un tiers des parts. Le Max Linder, ensuite, lui aussi repris avec Simon Simsi, dont il ne possède plus que quelques parts à ce jour – sans oublier celles de Claudine Cornillet. Le Club de Grenoble, enfin, racheté en 2012 avec Patrick Ortega et Pierre de Gardebosc.



RENCONTRE

CAROLE

Pdg de Haut et Court

SCOTTA

“LE MARCHÉ EST DE PLUS EN PLUS COMPLIQUÉ ET LA DISTRIBUTION N'A JAMAIS ÉTÉ UN MÉTIER AUSSI RISQUÉ.”

► Haut et Court fêtera ses 20 ans en mars. Quel regard portez-vous sur le chemin parcouru depuis 1993 ?

Le plus marquant est certainement l'aventure humaine que cela représente. L'équipe des débuts est la même : Laurence Petit, Caroline Benjo, Simon Arnal, Barbara Letellier, Olivier Pasquier. Nous avons grandi ensemble, partagé les échecs et les succès aux côtés des réalisateurs que nous avons produits. En 1992, nous avons commencé dans le court métrage mais, très vite, l'idée a été de passer au long en maîtrisant à la fois la production et la distribution. Haut et Court a été officiellement créée en novembre 1992 avec le prix du jeune producteur, décerné par la Fondation Hachette. Nous avons démarré en distribuant cinq films que nous avons regroupés sous le titre des *Inédits d'Amérique*. Cela donnait, je pense, le ton et la couleur de notre ligne éditoriale. Des 1994, nous avons mis en chantier *Ma vie en rose* d'Alain Berliner qui est sorti trois ans plus tard, dans la foulée de sa présentation à Cannes.

► Cette ligne éditoriale a-t-elle évolué au fil des années ?

Non. Nous avons toujours revendiqué une ligne éditoriale très éclectique et nous continuons encore à le faire. La diversité de nos choix comme producteurs ou distributeurs est complètement assumée. Les films que nous faisons sont autant de coups de cœur. C'est un peu cliché de dire ça, mais c'est vrai. L'éclectisme n'empêche pas de trouver un juste équilibre entre films français et étrangers, réalisateurs débutants et auteurs confirmés.

Aujourd'hui, 90% de nos choix se font sur scénario.

► Pensez-vous qu'une structure comparable à la vôtre puisse encore voir le jour et prospérer aujourd'hui ?

Le plus compliqué n'est pas de créer une structure, mais de la faire vivre. L'offre culturelle s'est développée et diversifiée en 20 ans. Du coup, il est plus compliqué d'exister sur le marché, cela nécessite plus de moyens et plus de singularité. Ceci dit, il n'y a pas de recettes toutes faites, et ceux qui choisissent aujourd'hui d'investir dans la production ont des opportunités différentes des nôtres à l'époque. Je pense notamment à l'écriture transmedia.

► Vous avez vous-mêmes diversifié votre activité en produisant pour la télévision. Pourquoi cette envie nouvelle ?

Ce n'est pas vraiment une nouveauté, en ce sens que nous avons déjà travaillé avec Arte sur la collection *2000 vu par*. Nous étions allés voir Pierre Chevalier pour lui proposer cette collection de dix films réalisés par des cinéastes de différents pays. C'est d'ailleurs à cette occasion que nous avons rencontré Laurent Cantet, qui a signé le film français (*Les sangueurs*, *Ndlr*) *Ressources humaines* était aussi, à l'origine, un projet pour la télévision. C'est vrai qu'il s'est ensuite écoulé un certain temps avant que nous ne revenions à la télévision. Pourquoi ? Je pense que le moment était venu d'explorer de nouveaux formats d'écriture et de production, notamment les séries, qui permettent une autre approche du récit. Cela correspondait à un désir de longue date de Caroline Benjo. Nous avons décidé de le mettre en œuvre en recrutant Jimmy Desmarais qui produit dorénavant à nos côtés.

► *Xanadu* a été votre première série diffusée sur Arte...

Elle portait déjà en germe notre manière de produire pour la télévision. À l'instar de Fabrice Gobert pour *Les revenants*, le

Alors que Haut et Court s'apprête à fêter ses 20 ans, rencontre avec Carole Scotta pour un tour d'horizon entre production et distribution, cinéma et télévision, des *Revenants* sur Canal+ à *Foxfire*, *confessions d'un gang de filles*, en salle le 2 janvier. ■ ANTHONY BOBEAU

Québécois Podz est un auteur dont la série porte la marque. Elle n'a pas eu beaucoup d'audience, mais nous en sommes fiers et elle nous a permis de travailler avec Arte pour qui nous produisons la 2^e saison de *Silex and the City* de Jul.

► La diffusion des *Revenants* vient de commencer avec succès sur Canal+...

Ce fut un grand bonheur que nos envies coïncident avec celles du public, a fortiori sur un projet si "prototypal". De surcrot, cela recompense la grande confiance que nous ont accordée Fabrice de La Patellière et l'équipe fiction de Canal+. La saison 2 est d'ores et déjà en chantier, pour une diffusion en 2014.

► D'autres projets ?

Nous avons un unitaire coproduit avec Capa pour la case fiction politique de Canal+. C'est Xabi Molia, romancier et réalisateur de *8 fois debout*, qui s'est attelé à l'écriture. Nous allons aussi coproduire une autre série pour la chaîne, avec Warp. Il s'agit d'un projet international, en collaboration avec Sky Atlantic au Royaume-Uni. C'est inspiré des Pink Panthers, ces gangs de mercenaires qui ont vu le jour après la guerre des Balkans et sont spécialisés dans les casses de bijouterie. Il s'agit de montrer comment cette nouvelle forme de criminalité constitue également une nouvelle donne politique en Europe. Nous sommes partis sur six épisodes de 52' qui seront tournés entre la France, le Royaume-Uni et la Serbie. L'écriture a été confiée à Jack Thorne, scénariste de la série *This Is England*.

► Côté cinéma, vous sortez, le 2 janvier, *Foxfire*, *confessions d'un gang de filles*, qui marque le retour de Laurent Cantet après sa Palme d'or pour *Entre les murs*...

Le pari était, pour Laurent, d'adapter le roman de Joyce Carol Oates, c'est-à-dire tourner un film d'époque, en anglais, en

restant fidèle à sa méthode de travail : diriger de jeunes comédiennes non professionnelles, tout en préservant, en dépit de la reconstitution historique, une grande liberté dans la mise en scène.

► Quels sont vos films en production ?

Le prochain long métrage d'Emmanuelle Bercot, sur l'histoire d'Irène Frachon, liée au scandale du Mediator, coécrit avec Severine Bosschem, le 2^e film de Pierre Pinaud, qui s'est fait connaître avec *Parlez-moi de vous*, *Voyage en Chine*, premier long métrage de Zoltan Mayer, écrit pour Yolande Moreau, et *La méditation du pamplemousse* de Stéphane Bélaiche, qui sera tournée à Tel Aviv l'an prochain.

► Et en distribution ?

Nous avons daté, au 3 avril, *Song for Marion* de Paul Andrew Williams, avec Gemma Arterton, Terence Stamp et Vanessa Redgrave. Le 8 mai, nous devrions sortir *Lore* de Cate Shortland qui a obtenu le prix du public au Festival de Locarno. Pour septembre, nous prévoyons aussi *Comment j'ai détesté les maths*, un documentaire d'Olivier Peyon coproduit par Laurence Petit pour Haut et Court Distribution, et par Bruno Nahon pour Zadig. Nous avons, par ailleurs, acquis *Metro Manilla* de Sean Ellis qui avait été révélé par *Cashback* en 2006. L'objectif est de sortir une dizaine de films par an, d'autant que personne ne peut prévoir l'évolution du cinéma d'auteur en salle. Le marché est de plus en plus compliqué et la distribution n'a jamais été un métier aussi risqué, même si de bonnes surprises sont toujours possibles, comme *Rengaine* que nous avons sorti le 14 novembre.

► Justement, nombre d'exploitants et certains distributeurs se plaignent du nombre trop important de films qui sortent chaque semaine. Quel est votre point de vue sur la question, en tant que coprésidente de DIRE ?

Nous savons tous que le nombre de films est un problème, mais qui peut dire les-



quels sont superflus ? Personne. C'est donc à nous tous, distributeurs et exploitants, qu'il revient de faire des choix, de jouer le jeu de l'éditorialisation. Il n'est pas possible d'avoir les mêmes films dans toutes les salles. Leur exposition est le véritable enjeu même si, paradoxalement, l'absence de durée dans les salles incite plus volontiers les distributeurs à augmenter le nombre de copies en première semaine.

► Le numérique semble avoir facilité la multiprogrammation et la multidiffusion dans certains cinémas...

La multiprogrammation peut être l'occasion d'offrir plus de durée à certains films fragiles, comme c'était déjà le cas dans les cinémas art et essai. Aujourd'hui, elle sert surtout à optimiser les séances porteuses au profit des blockbusters qui sont ainsi diffusés sur plusieurs écrans d'un même multiplexe. C'est une stratégie à court terme qui nuit à la diversité. Du coup, il nous faut être extrêmement vigilants sur les engagements de programmation qui vont aussi préparer l'après-VFF. Il est inenvisageable de laisser au seul marché

la préservation de cette diversité que le monde entier nous envie.

► Vous êtes aussi exploitants du Nouvel Odéon, à Paris, et, prochainement, du Louxor. Une nouvelle vocation pour vous ?

Il n'est pas question de créer un circuit, mais de travailler des lieux singuliers, en toute modestie. C'est en suivant cette logique que nous venons, avec Martin Bidou, de prendre une participation dans le capital du Sémaphore, à Nîmes, au côté d'Alain Nouailles. Encore une démarche déterminée par des rencontres et des envies. ♦

**AUJOURD'HUI,
90% DE NOS
CHOIX SE FONT
SUR SCÉNARIO.**

VF

La productrice d'« Entre les murs » rouvre le cinéma de quartier

Ne l'appellez plus le Racine. Le petit cinéma d'art et d'essai de la rue de l'École-de-Médecine, fermé pour travaux depuis la mi-2010, vient de rouvrir sous l'enseigne du Nouvel Odéon. Carole Scotta et Martin Bidon, nouveaux propriétaires, qui ont obtenu des aides financières de la Ville de Paris, de la région et du CNC (Centre national de la cinématographie) pour relancer le lieu, ont métamorphosé le petit cinéma pour habitués. L'accueil, la salle, la cabine de projection... Tout a été réaménagé de fond en comble. Un investissement risqué au cœur du quartier Latin, qui concentre de nombreux autres cinémas monosalle, mais aussi un UGC, un MK2 ? « Si nous apportons un service différent, de la valeur ajoutée, de la convivialité en plus des films, il y a de la place pour une salle comme la nôtre », estime Carole Scotta avec confiance.

La dingeanne du Nouvel Odéon et son associé ne sont pas des nouveaux venus. Elle est directrice générale et lui programmeur de la société Haut et Court qui a notamment produit le film de Laurent Cantet, « Entre les murs ». Palme d'or à Cannes en 2008. « Le succès de ce film nous a permis de nous lancer dans l'aventure du Nouvel Odéon », souligne Carole Scotta, enthousiasmée par le résultat. « Les cinéphiles ont tous le souvenir d'une relation particulière avec une petite salle qui leur a donné l'amour du 7^e art. Parce que c'était convivial, parce qu'on y trouvait plus qu'un



LE NOUVEL ODÉON (VF), LE 22 DÉCEMBRE. Carole Scotta et son associé ont métamorphosé le petit cinéma pour habitués : accueil, salle, cabine de projection... Tout a été réaménagé de fond en comble. (L.F.H.)

simple lieu de projection... C'est cela que nous avons voulu recréer. » Principale transformation : un espace conçu par la designer Matali Crasset réservé à la restauration a été aménagé. Oubliée l'entrée du Racine qui donnait l'impression de descendre dans une cave. L'accès au Nouvel Odéon se fait désormais par un hall lumineux aux couleurs acidulées et aux allures de bar branché. À partir du 4 janvier, les cinéphiles pourront trouver des plats froids préparés par un restaurateur du quartier avant ou après leur séance.

Côté technique, le Nouvel Odéon n'a plus rien à envier aux multiplexes. Son digital, projecteur numérique, équipement permettant d'acquiescer les films 3D... Le petit ciné d'art et d'essai peut maintenant rivaliser avec les grosses machines. La salle, dont la capacité a baissé de 180 à 120 places, a été dotée de sièges numérotés, comme au théâtre. Les cinéphiles pressés peuvent les réserver à l'avance sur Internet.

En ce moment, c'est « les Pieds nus sur les limaces », une production Haut et Court, qui est à l'affiche du

Nouvel Odéon. Il sera remplacé en janvier par « Même la pluie », film qui représentera l'Espagne pour le meilleur film étranger aux Oscars. « Nous comptons aussi nous positionner comme salle de continuation (VDLR : les cinémas qui accueillent les films lâchés par les grands réseaux quelques semaines après leur sortie). Il y a de la place pour un cinéma comme le nôtre », conclut Carole Scotta.

Le Nouvel Odéon mise sur 50 000 entrées par an. Ce seul pourrait être atteint dès l'an prochain.

BENOÎT HASSE

marie claire

Octobre 2008

Carole Scotta Une productrice palmée



D'origine gardoise, cette productrice indépendante a décroché la Palme d'or à Cannes pour le film *Entre les murs*. Son credo : soutenir des cinéastes plus que des acteurs ou des scénarios.

Elle fut la première personne remerciée par Laurent Cantet lorsque le festival de Cannes lui remit la Palme d'or 2008 pour *Entre les murs*. Il faut dire que leur histoire commune de productrice et de réalisateur compte déjà trois autres bébés : *Ressources humaines* (2000), *L'emploi du Temps* (2001) et *Vers le Sud* (2004). Reconnue par ses pairs, Carole Scotta affiche un parcours sans fausse note dans le 7^e art. À 42 ans, elle n'oublie pas de partager ce succès avec ses trois associés (Caroline Benjo, Simon Arnal-Szlovak, Laurence Petit) de *Haut et Court*, la société indépendante de production et de distribution de films qu'elle a fondée en 1992 et qui compte aujourd'hui 14 personnes. « *Le cinéma est un travail d'équipe aussi bien sur un plateau de tournage que dans les bureaux* ».

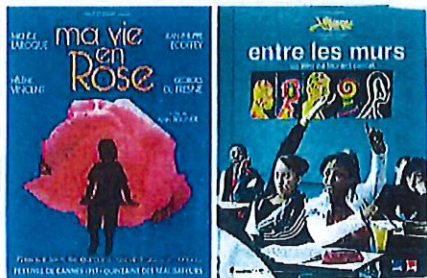
Le goût du cinéma

Tout commence au lycée de Bagnols-sur-Cèze où elle est interne. Carole Scotta attend avec impatience le mardi soir. À

10 ans, déjà fortement déterminée et débrouillarde, elle s'incrute dans les sorties ciné-club normalement réservées au plus de 16 ans au Casino, le cinéma de la ville. Et se forge « *une petite culture cinéma très orientée vers les années 70, des Dario Argento, Redford, De Niro* ». Pour « *maximiser ses chances* », elle fait une prépa Sup de Co à Nîmes, puis le Ceram à Sophia Antipolis et un MBA à l'Université de Phoenix en Arizona où elle cumule les cours sur l'analyse et l'écriture de films. Cette année américaine renforce son amour du cinéma. De retour à Paris, elle décroche un stage à la commission d'aide à la distribution du CNC, dont elle fera partie plus tard. Là encore, elle s'impose dans les séances de projection du lundi soir et noue de précieux contacts. Le producteur indépendant Humbert Balsan lui présente Jacques Rosier dont elle devient l'assistante sur *Joséphine* en tournée. « *Cet apprentissage sur le terrain m'a beaucoup appris* ». En 1990, elle tourne deux courts-métrages – *J'ai cru que je voulais réaliser !* –, puis devient assistante de production. Elle investit ses 50 000 francs du prix Jeune Producteur de la Fondation Lagardère pour fonder *Haut et Court*. En 1995, lauréate Cinéma Villa Médicis Hors-les-murs, elle crée la Sélection des inédits d'Amérique avec Marianne Dissard. « *L'idée était de distribuer en France des films indépendants américains. Cette aventure fondatrice nous a permis de gagner de l'argent* ».

Un film qui marche au bon moment

Après 20 courts-métrages, *Haut et Court* produit *Ma vie en rose* (Golden Globe 1998 du Meilleur Film Étranger), le premier long-métrage d'Alain Berliner. Ce grand succès est suivi de la Collection « *2000, un par...* » lancée avec Arte, 10 films de 10 réalisateurs dans 10 pays qui font le tour du monde et des festivals. « *Sans ces réussites de départ, nous ne serions pas là aujourd'hui. Ensuite, nous avons eu à chaque fois un film qui marchait, au bon moment* ». Dans ses choix, Carole Scotta revendique un électricisme éclairé et une curiosité sans limites. « *Même si a posteriori, tous nos films ont un dénominateur commun qui est de s'interroger sur le monde contemporain* ». La productrice avoue être attirée plus par des cinéastes, que par des scénarios ou des acteurs. Parmi ses projets figure *Coco avant Chanel*, un film d'Anne Fontaine. Carole Scotta n'a pas vraiment le temps de se réjouir de la palme cannoise. « *Faire un film prend trois ans. C'est un métier dans lequel on est toujours dans l'après* ».

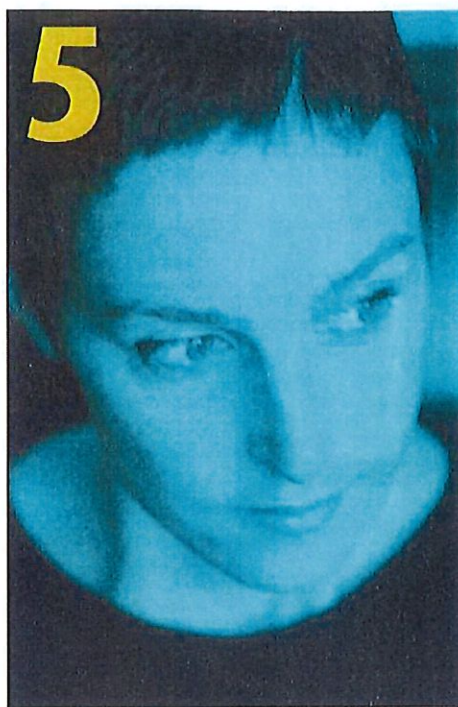


Le film français
N° 2917 4 janvier 2002

Personnalité de l'année 2001

Carole
Scotta

5



© FILIPPE LÉVYER

Elle a créé Haut et Court il y a dix ans et, en une décennie, entourée de quelques complices (Caroline Benjo, Simon Arnal et Laurence Petit), elle a fait de cette société un véritable label de qualité. Si Carole Scotta définit sa démarche de "plus pragmatique que stratégique", c'est que seule la rencontre avec les talents la guide. Une démarche récompensée cette année avec une sélection à la Semaine de la critique pour *Le pornographe* de Bertrand Bonello et le Lion de l'année à Venise pour *L'emploi du temps* de Laurent Cantet, tous deux produits et distribués par Haut et Court. Car, Carole Scotta a intégré la production en 97 avec *Ma vie en rose* dont on connaît le joli parcours international. Cette dimension internationale est essentielle dans son travail. On en aura la démonstration avec les prochains films produits : *La sirène rouge* d'Olivier Mégaton, tourné en anglais tout comme *Necropolis* réalisé par Alexandre Gavras ; *Demain les chiens*, film de SF d'Alain Berliner ou enfin, *Piccolo, Saxo et Cie*, film d'animation en 3D.

Et les autres ...

Derrière Carole Scotta, à une poignée de voix, les lecteurs ont placé Luc Besson et Pierre-Ange Le Pogam. Pour la première année du studio Europa, ils réalisent un sans faute : les quatre premières productions maison enregistrent chacune plus d'un million d'entrées : *Wasabi*, *Le baiser mortel du dragon*, *15 août* et *Yamakasi*. Qui dit mieux ? Peut-être Jean Labadie qui récolte cette année avec *La chambre du fils*, sa sixième Palme d'or. Les lecteurs saluent à cette place autant le dynamisme de l'entrepreneur que le talent du cinéophile. Trois autres entrepreneurs ont été distingués ensuite : Samuel Hadida qui, avec *Le pacte des loups* et *Le seigneur des anneaux*, confirme le niveau de ses ambitions ; Jérôme Seydoux qui fusionne les salles Pathé et Gaumont dans EuroPalaces ; et Guy Verrecchia qui réactive avec succès la production chez UGC (*Amélie Poulain*, *Un crime au paradis*, *Vidocq*, etc.). ●

MARIE-CLAUDE ARBAUDIE